

En psychiatrie, on craint l'après-confinement

À l'hôpital psy de Quimper, l'afflux de patients n'est pas arrivé avec le confinement. L'activité a même baissé. Son directeur, Yann Dubois, craint maintenant pour les semaines à venir.

Entretien

Yann Dubois, directeur de l'Établissement public de santé mentale Étienne-Gourmelin de Quimper.

Fin mars, quelques jours après la mise en place du confinement, vous craigniez que votre hôpital psychiatrique connaisse une hausse d'activité. Qu'en a-t-il été ?

Notre crainte, c'était d'avoir un afflux de décompensations psychiques liées au confinement. Il n'a pas eu lieu.

On pensait que pour certains patients, notamment les plus fragiles, le confinement allait signifier perte de repères, risques d'isolement et donc risques de décompensation psychique. Finalement, ça a été. Notre activité a même légèrement fléchi. Régulièrement, on a eu plusieurs lits d'hospitalisation de libres. Au plus fort, on a eu quinze lits disponibles sur les 280 que l'on a. C'est rarissime.

Comment expliquer cette baisse d'activité ?

Ce phénomène, on l'a constaté dans tous les hôpitaux psychiatriques de Bretagne. Au sein de l'Établissement public de santé mentale Étienne-Gourmelin, nous nous sommes organisés pour passer des coups de téléphone. Tous nos patients – ils sont 12 000 – ont été appelés par des psychologues, des psychiatres. Certains, les cas graves, étaient appelés plusieurs fois par semaine. Ce procédé a bien fonctionné, je pense.

La baisse d'activité s'explique aussi par ce que j'estime être un phénomène de société : nos patients se sont, en quelque sorte, mis en retrait. Avec le confinement, ils se sont aussi confiés, psychiquement, et sont restés chez eux. C'est comme s'ils s'étaient



Yann Dubois, le directeur de l'Établissement public de santé mentale Étienne-Gourmelin, à Quimper : « La perspective du déconfinement nous fait penser que nous allons recevoir davantage de monde ces prochaines semaines. »

1 PHOTO : ARCHIVES QUEST-FRANCE

Vous aviez également annoncé la création d'une cellule de soutien aux professionnels de santé qui souhaiteraient bénéficier d'un soutien psychologique...

Nous n'avons eu aucune sollicitation de ces personnels. C'est une très bonne nouvelle. Nous maintenons cette cellule : ce n'est pas forcément au moment de la crise qu'on peut en avoir besoin. Nous avons également mis en place une cellule d'écoute téléphonique le week-end. Un appel au standard de l'EPSM (02 98 98 66 00), un psychologue ou un infirmier psy décroche. Là nous avons eu des appels, plus nombreux à l'approche du déconfinement. C'est comme si la parole, la détresse psychique se libérait. Le week-end du 1^{er} mai, nous avons eu 16 appels.

mis en attente du déconfinement. De ce que me disent les psychiatres, les familles des patients ont également très bien joué leurs rôles et ont été très présentes.

Au début du confinement, vous annoncez la création d'une unité d'hospitalisation des patients psychiatriques porteurs du Covid-19. Quelle a été son activité ?

Elle était composée de dix-sept lits. L'occupation a été extrêmement faible : nous avons eu deux patientes Covid depuis sa création. Ces dix-sept lits, nous n'allons pas les garder. À partir de ce lundi, nous passons à quatre lits. On maintient, dans un service existant, cette zone isolée. Elle sera susceptible d'accueillir, à nouveau, des patients Covid, si besoin.

Ces personnes étaient en situation de détresse psychologique assez grave pour qu'elles se sentent obligées d'appeler. Ce n'est pas négligeable.

La perspective du déconfinement nous fait penser que nous allons recevoir davantage de monde ces prochaines semaines. Les vannes vont s'ouvrir. Dans les hôpitaux psy, on se dit presque qu'il va nous falloir être plus solides dans les mois qui viennent que pendant les mois qui viennent de passer. La crise psychique arrive rarement tout de suite. Les effets psy sont à moyen ou long terme. Le plus dur est peut-être à venir.

Recueilli par
Basile CAILLAUD.